Ami du Clergé du 2 avril 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Evangiles. — XXIII. *Pâques :* L'apparition de Jésus aux saintes femmes, 193. — XXIV. *1er Dim. après Pâques :* Apparitions de Notre-Seigneur aux Apôtres, 195.
Avis paroissiaux. — Annonce de la Semaine Sainte, 196.
Retraite de Communion solennelle. — *Premier Jour :* I. Retraite et recueillement, 197. — II. La prière, 199. — III. La purification de l'âme, 200. — IV. L'ornement de l'âme, 202.
Après les Pâques. — Exhortation à la persévérance, 204.
Explication du Catéchisme. — *50e Leçon :* L'Eucharistie : La présence réelle, 206.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XXIII

Pâques

L'APPARITION DE JÉSUS AUX SAINTES FEMMES

Jesum quæritis Nazarenum crucifixum; surrexit, non est hic.

Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est point ici.
(Marc, XVI, 15).

Mes frères,

S. Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens, affirme que la résurrection de Jésus-Christ, dont nous célébrons le glorieux anniversaire, est le fondement de notre foi. Cette résurrection, annoncée longtemps d'avance par les prophètes, prédite à plusieurs reprises par le Christ luimême, est en effet le plus grand miracle qu'il ait accompli et la preuve la plus irréfutable de sa divinité. Aussi a-t-il pris soin de l'entourer de garanties capables de satisfaire les plus exigeants. Il a voulu que sa mort soit constatée officiellement sur l'ordre de Pilate, et le coup de lance qui perça son cœur ne laisse aucun doute à son sujet. Il a voulu que son tombeau soit gardé par ses ennemis eux-mêmes, qui apposèrent les scellés sur la pierre qui le fermait et postèrent des soldats autour de lui. Enfin il a voulu que de nombreux témoins constatent qu'en dépit de ces précautions ce tombeau n'avait pu conserver sa proie, et qu'il en était sorti par sa propre puissance, puisque personne n'avait pu en retirer son corps. Aussi bien, pendant les quarante jours qui s'écoulèrent entre sa résurrection et son ascension, il se montra tant de fois, à tant de personnes et en tant d'endroits différents que ses ennemis eux-mêmes durent convenir de sa résurrection et que, n'osant plus la nier, ils durent se contenter de défendre à ses apôtres de la prêcher.

L'Evangile d'aujourd'hui relate les premières apparitions de ce divin Sauveur, apparitions dont les saintes femmes furent les témoins privilégiés. Nous nous bornerons à les méditer, en cette fête de Pâques, les Evangiles des prochains dimanches devant nous fournir l'occasion de parler des autres.

I

Le soir du Vendredi Saint, Joseph d'Arimathie, ayant obtenu de Pilate le corps de Jésus, l'avait embaumé sommairement, aidé de Nicodème Celui-ci avait apporté environ cent livres d'un mélange de myrrhe et d'aloès. Joseph d'Arimathie, de son côté, avait acheté un linceul. Après avoir descendu de la croix le corps de Jésus, après l'avoir déposé quelques instants sur les genoux de Marie pour qu'elle lui donne le baiser d'adieu, ils l'avaient entouré de bandelettes imprégnées d'aromates, enveloppé dans le linceul et déposé dans un tombeau voisin que Joseph avait fait creuser pour lui dans le roc. Ils avaient fait tout cela en hâte et sans les soins habituels, parce que le sabbat commençait à six heures du soir et que ce sabbat, étant le plus solennel de l'année à cause de la pâque, exigeait un repos plus absolu encore que de coutume.

Les saintes femmes, Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques le Mineur et de Joseph, Salomé, la mère de Jacques le Majeur et de S. Jean, qui avaient suivi le divin Maître jusqu'au Calvaire, avaient assisté à cet ensevelissement rapide. Leur respect et leur amour pour la divine Victime ne pouvaient s'en contenter. Comme tout le monde, elles passèrent la journée du lendemain dans l'observance des prescriptions de la Loi, mais dès le samedi soir, le sabbat finissant au coucher du soleil et les magasins rouvrant alors leurs portes, elles en profitèrent pour acheter les parfums nécessaires à l'embaumement plus soigné de Notre-Seigneur.

Le lendemain, dès le grand matin, puisque le jour commençait à peine à luire, elles se dirigeaient, emportant ces parfums, vers le sépulcre de Jésus. L'Evangile ne dit pas que la T. S. Vierge les y ait accompagnés. Nous ne saurions nous en étonner. Alors que disciples et apôtres avaient oublié les prophéties de Notre Seigneur annonçant sa résurrection et le croyaient à tout jamais perdu pour eux, Marie seule s'en souvenait et y croyait fermement. Recueillie par l'apôtre S. Jean, elle attendait dans la maison de celui-ci, désolée sans doute au souvenir des souffrances de son bien-aimé Fils, mais confiante, la résurrection de ce dernier. Dieu récompensa sa foi. Tandis que les saintes femmes se dirigeaient vers le sépulcre, Jésus, comme nous allons le voir, en sortait vivant et glorieux, et quoique l'Evangile ne prenne pas la peine de le dire, tellement c'est naturel, sa première visite fut pour sa très sainte Mère. Les saintes femmes le croyaient encore couché dans son tombeau que déjà Marie, heureuse et consolée, le pressait dans ses bras.

II

Cependant une pensée tourmentait les pieuses et charitables pèlerines. Le tombeau où on avait déposé le corps adorable de Jésus était une sorte de grotte creusée dans le roc, formant une chambre mortuaire où l'on entrait de plain-pied. Elle était fermée par une énorme pierre de forme arrondie et roulée devant l'entrée. Au dire de Ludolphe le Chartreux, vingt hommes robustes n'étaient pas de trop pour la mouvoir. Aussi, chemin faisant, les saintes femmes se demandaient avec inquiétude : « Qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du tombeau ? » A elles trois, elles se sentaient bien impuissantes à le faire.

Mais leur inquiétude fut de courte durée. Comme elles approchaient du jardin où se trouvait le sépulcre, voilà que tout à coup la terre se met à trembler sous leurs pieds. L'ange du Seigneur descendit des cieux et roula la pierre qui fermait la funèbre demeure. Mais déjà Jésus n'y était plus. Doué de la subtilité propre aux corps glorieux, son corps adorable, que la divinité n'avait jamais quitté et que son âme revenue des limbes vivifiait à nouveau, avait traversé sans peine cette pierre comme les rayons du soleil traversent les vitres sans être arrêtés par elles. L'ange s'assit sur la pierre, son visage brillait comme l'éclair et ses vêtements étaient d'une blancheur de neige. Frappés de terreur et d'épouvante par le tremblement de terre et la vue de cet être surnaturel, les soldats qui gardaient le tombeau tombèrent comme morts et sans en demander davantage ils s'enfuirent à Jérusalem.

L'effroi des saintes femmes ne fut guère moins grand devant le tremblement de terre. Toutefois celui-ci n'ayant duré qu'un instant, elles avaient pénétré dans le jardin et aperçu le tombeau ouvert. Sans réfléchir ni s'enquérir davantage, Madeleine en conclut que le tombeau a été violé et le corps de Jésus emporté. Bien vite elle retourne à Jérusalem pour en informer les amis du Sauveur, Jean, l'apôtre bien-aimé, et Pierre, qui dans la maison de celui-ci pleure près de Marie son triple reniement et le trépas du Maître. « Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, leur dit Madeleine éplorée, et nous ne savons ce qu'ils en ont fait. » Pierre et Jean de gagner aussitôt le Calvaire pour s'assurer de la chose, mais ils n'y trouvent plus Marie mère de Jacques ni Salomé : elles venaient de s'enfuir, transportées d'épouvante et de joie.

Après le départ précipité de Madeleine, elles étaient entrées dans le sépulcre, et qu'y avaient-elle vu ? Un ange assis au côté droit de la grotte et vêtu de blanc. Voyant leur frayeur, celui-ci les avait rassurées : « Ne craignez rien, leur avait-il dit, je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il est ressuscité, il n'est plus ici, venez et voyez le lieu où on l'avait mis. Hâtez-vous d'annoncer à Pierre et aux disciples qu'il est ressuscité des morts. Il vous devancera en Galilée, c'est là que vous le verrez selon qu'il vous l'a prédit, je vous en avertis à l'avance. »

S'acquittèrent-elles de ce message ? C'est probable, mais, nous l'avons dit tout à l'heure, prévenus par Madeleine, Pierre et Jean arrivaient au sépulcre. Ils le trouvèrent vide, en effet. Seuls le suaire et les bandelettes qui avaient enveloppé le corps de Jésus se trouvaient là, pliés avec soin. Ils comprirent alors que Jésus était bien ressuscité comme l'annonçaient les Ecritures, et ils s'en retournèrent pleins de joie.

III

Cependant ni les saintes femmes ni les apôtres n'avaient encore vu le Sauveur lui-même. C'est Marie-Madeleine qui la première va avoir ce bonheur. Revenue au sépulcre, elle cherchait en pleurant le corps de celui qui s'était montré si miséricordieux envers elle. Ayant jeté les yeux à l'intérieur du tombeau, elle y vit deux anges assis au lieu où avait été le corps de Jésus. « Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleures-tu ? — C'est parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, répondit-elle, et je ne sais où ils l'ont mis. » S'étant retournée, elle vit un homme et l'entendit lui poser la même question : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Pensant avoir affaire au jardinier et supposant qu'il avait enlevé le corps de Jésus pour qu'il ne soit point profané, « Seigneur, répondit-elle, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, j'irai et je l'emporterai. » Jésus — car c'était lui — ne répondit qu'un mot : « Marie ! » C'en fut assez pour que Madeleine le reconnût à sa voix. Déjà elle se jetait à ses pieds, mais Jésus, l'écartant, disparut. De nouveau elle retourna à Jérusalem, mais cette fois pour dire, joyeuse, à tous les disciples qui voulurent l'entendre : « J'ai vu le Seigneur et voici ce qu'il m'a dit. » Ni Pierre ni Jean n'étaient encore de retour. Aussi personne ne voulut la croire.

IV

Cependant d'autres pieuses femmes qui, du vivant de Jésus, prenaient soin de lui et de ses apôtres, avaient eu la même pensée charitable que Madeleine et ses deux compagnes, et à leur tour elles s'acheminaient vers le sépulcre, pour y compléter l'embaumement du divin Maître. Elles amenaient même avec elles, outre quelques disciples, Jeanne, épouse de l'intendant d'Hérode. Trouvant le sépulcre ouvert, elles y pénètrent et le trouvent vide. Elles s'en désolaient quand deux anges paraissent tout à coup devant elles, couverts de robes étincelantes. « Pourquoi, disent-ils, cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? Il n'est plus ici, il est ressuscité. Souvenez-vous de ce qu'il vous disait étant encore en Galilée : « Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs et crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. »

Les saintes femmes se souvinrent qu'en effet Jésus leur avait dit tout cela ; elles crurent donc

volontiers aux paroles des célestes messagers et retournèrent à Jérusalem pour faire partager leur foi et leur bonheur aux autres disciples. Mais tandis qu'elles redescendaient les pentes du Calvaire, voici que Jésus lui-même leur apparaît et les salue. Avec quel amour elles se prosternent devant lui, lui baisent les pieds et l'adorent, toutes tremblantes d'émotion ! Mais Jésus les rassurant leur dit : « Ne craignez point. Allez dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée ; c'est là qu'ils me verront. » Trop heureuses de pouvoir leur annoncer une si bonne nouvelle et de leur dire qu'elles avaient vu et touché le corps ressuscité de Jésus, les saintes femmes se rendent en hâte vers les apôtres, mais ceux-ci les traitant de rêveuses et de visionnaires refusèrent de croire à leur récit. Notre-Seigneur, nous le verrons, saura bien venir à bout de leur incrédulité, qu'il ne permet que pour affermir notre propre foi.

Admirons en terminant, m. f., la bonté de Notre-Seigneur qui choisit ainsi les saintes femmes pour être témoins, les premières, de sa résurrection. C'est sans aucun doute afin de les récompenser de leur générosité. Alors que le Vendredi Saint apôtres et disciples abandonnaient lâchement le divin Patient, sauf S. Jean, elles l'ont suivi courageusement jusqu'au Calvaire. Sainte Véronique essuie son visage souillé de sang et de poussière ; ses compagnes pleurent à la vue de ses souffrances, toutes mêlent leurs larmes à celles de la T. S. Vierge, tandis qu'il agonise sur la croix. Elles sont les dernières à quitter le Calvaire le Vendredi Saint, elles seront les premières à y retourner le matin de Pâques. Une telle fidélité méritait bien une récompense. Notre-Seigneur la leur donne, et combien précieuse ! en leur apparaissant à sa sortie du tombeau et en les choisissant pour être les premières apôtres de sa résurrection. Apprenons d'elles à nous montrer nous-mêmes toujours généreux envers Dieu et que leur foi au divin Ressuscité soit l'appui de la nôtre. Ainsi soit-il.

XXIV

1er Dimanche après Pâques

APPARITIONS DE NOTRE-SEIGNEUR AUX APÔTRES

Mes frères,

L'Evangile du saint jour de Pâques nous a raconté les apparitions de Jésus ressuscité aux saintes femmes ; aujourd'hui nous entendons lire les premières apparitions de ce divin Sauveur à ses apôtres.

I

Le récit des événements extraordinaires qui s'étaient passés au matin de Pâques s'était bien vite répandu parmi les disciples. Nous en trouvons la preuve dans la conversation de deux d'entre eux avec Notre Seigneur sur la route d'Emmaüs. Ces deux disciples revenaient de Jérusalem, déçus autant qu'attristés par la mort de Jésus, quand un étranger les rejoignit et se mêla à leur conversation. Questionnés par lui, ils lui racontèrent le drame du Calvaire et comment la mort du Maître ruinait toutes leurs espérances en la restauration d'Israël. « Il est vrai, ajoutèrent-ils, que certaines femmes qui sont des nôtres, nous ont fort effrayés. Etant allées avant le jour au sépulcre, elles n'ont point retrouvé son corps et sont revenues nous dire que des anges leur ont apparu et leur ont dit qu'il était vivant. Quelques-uns de nous sont allés au sépulcre et ont trouvé toutes choses comme les femmes avaient dit, mais pour lui ils ne l'ont point vu. »

Ce bonheur de voir Jésus ressuscité allait leur être donné. Sur leurs instances, leur compagnon ayant accepté leur hospitalité, ils reconnurent bien vite en lui le divin Maître en le voyant renouveler sous leurs yeux la fraction du pain, dont ils avaient sans doute été les témoins au Cénacle, le soir du Jeudi Saint. Ils se jettent à ses pieds pour l'adorer, mais déjà il a disparu. Sans tarder ils retournent à Jérusalem, pour faire part aux apôtres de la faveur qui vient de leur être accordée.

Depuis la mort de Jésus, la plupart de ceux-ci étaient réfugiés dans la salle où le Maître avait célébré avec eux la dernière Cène et institué l'Eucharistie, d'où son nom de Cénacle. C'est là que les disciples d'Emmaüs les trouvèrent s'entretenant d'une apparition dont Jésus avait favorisé S. Pierre, sans doute le matin même, alors qu'il revenait du sépulcre où il était allé avec S. Jean. Mieux que le témoignage des saintes femmes, celui de Simon-Pierre avait-il convaincu quelques-uns des apôtres ? On peut le croire, car ils accueillirent les nouveaux venus par cette joyeuse nouvelle : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, il est apparu à Simon ! » Ils ne firent aucune difficulté de le croire, puisqu'eux-mêmes venaient de le contempler de leurs yeux. Ils racontèrent à leur tour comment Jésus s'était joint à eux tandis qu'ils revenaient de Jérusalem, comment ses paroles avaient ému leurs cœurs, comment surtout ils l'avaient reconnu alors qu'il renouvelait la fraction du pain.

II

Ils parlaient encore, quand tout à coup le Sauveur se trouva au milieu d'eux. Comment il était entré, les assistants ne pouvaient se l'expliquer, car toutes les portes étaient fermées avec soin par crainte des Juifs, surtout en ce soir de la résurrection où le récit des soldats et peut-être aussi celui des saintes femmes avaient profondément ému l'opinion et vivement irrité les ennemis du Galiléen et de ses disciples.

Cependant il fallait se rendre à l'évidence ; c'était bien le Seigneur qu'ils avaient devant eux ; ses traits, le ton de sa voix, tout contribuait à le faire reconnaître, même le salut qu'il leur adresse et par lequel il les a abordés tant de fois déjà : « Que la paix soit avec vous. »

Mais leur frayeur ne fait que grandir ; ils croient avoir affaire à un fantôme. « C'est moi,

ne craignez point, leur dit Jésus pour les rassurer. Pourquoi vous troubler et raisonner ainsi dans vos cœurs ? Regardez mes mains et mes pieds que les clous ont percés, c'est bien moi. Touchez et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os comme vous me voyez en avoir. » Et comme si l'enquête, l'inspection à laquelle il les convie n'était pas suffisante encore pour les convaincre : « Avez-vous quelque chose à manger ? » leur demande-t-il. On lui présente un morceau de poisson rôti et un rayon de miel ; il pousse la condescendance jusqu'à en manger, afin de leur prouver que son corps ressuscité est bien le même qui tant de fois s'est assis et nourri à la même table qu'eux.

Les ayant ainsi rassurés et convaincus, il leur reprocha doucement leur incrédulité qui les avait empêchés de croire à ceux qui l'avaient vu ressuscité, à Madeleine, aux saintes femmes, à Pierre et il y a un instant seulement aux disciples d'Emmaüs. Toutefois il ne leur en garde pas rigueur, et la preuve, c'est qu'à tous les pouvoirs dont il les a investis il en ajoute un nouveau vraiment merveilleux : « Paix à vous tous, leur dit-il de nouveau. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. » Puis soufflant sur eux comme pour leur communiquer sa puissance : « Recevez le St-Esprit, continue-t-il, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Jésus, par ces paroles, instituait le sacrement de pénitence et conférait à ses apôtres le pouvoir tout divin d'ouvrir et de fermer le ciel aux hommes.

III

Cependant S. Thomas, l'un des apôtres, n'était pas dans le Cénacle en ce soir de Pâques, quand Jésus s'y montra. A son retour, apôtres et disciples n'eurent rien de plus pressé que de lui faire part de leur bonheur : « Nous avons vu le Seigneur, nous avons touché ses plaies sacrées, nous avons mangé avec lui ! » L'affirmation de tant de témoins aurait dû le convaincre ; il n'en fut rien. Puisque, pour persuader ses compagnons, Notre-Seigneur avait poussé la complaisance jusqu'à leur faire voir et toucher les glorieuses cicatrices de sa passion, pourquoi n'aurait-il pas le même privilège ? Il l'exigea du moins et déclara qu'il ne croirait à la résurrection du Maître qu'à cette condition : « Si je ne vois dans ses mains, dit-il, les cicatrices des plaies, si je n'enfonce mes doigts à la place des clous et ma main dans son côté, je ne croirai pas. » Ne nous scandalisons pas de cette exigence de S. Thomas : c'est Dieu qui la permet et c'est dans notre intérêt autant que dans celui de S. Thomas que Notre-Seigneur s'y soumet.

Huit jours après, à pareil jour qu'aujourd'hui, par conséquent, les apôtres étaient de nouveau réunis dans le Cénacle soigneusement clos, comme lors de la première apparition de Jésus. Cette fois, S. Thomas se trouvait avec eux. Soudain, sans qu'aucune porte se soit ouverte pour lui livrer passage, le divin Maître se trouva au milieu des onze et leur adressa son salut habituel : « La paix soit avec vous. » Puis s'adressant à Thomas en lui montrant ses plaies sacrées : « Enfonce ici ton doigt et regarde mes mains, lui dit-il ; approche ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant. »

Tout confus, S. Thomas ne put que se jeter aux pieds du divin Ressuscité en s'écriant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Cette fois il croit. Il croit non seulement à la résurrection de l'humanité sainte de Jésus, qu'il constate de ses yeux, mais aussi, quoiqu'il ne puisse la voir, à la divinité du Sauveur. Un si grand miracle en est une preuve assez éclatante. A cet acte de foi, Notre-Seigneur répond par ce charitable reproche qui est en même temps une leçon pour chacun de nous : « Tu as cru, Thomas, parce que tu m'as vu ; bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. »

Soyons de ces derniers, m. f., nous n'avons pas eu le bonheur, comme S. Thomas et les autres apôtres, de voir Jésus ressuscité, de toucher ses plaies adorables ; notre foi n'en est que plus méritoire. Elle n'en repose pas pour cela sur un appui moins solide. En permettant que les apôtres se montrent si lents à croire à la résurrection de leur Maître, si soigneux à la vérifier, si exigeants afin d'en obtenir des preuves indiscutables, si courageux dans la suite pour la prêcher et la signer de leur sang, la Providence a fourni à notre foi toutes les satisfactions qu'elle peut désirer. Que la paix soit donc avec nous, selon le souhait que Notre-Seigneur adressait à ses apôtres en leur apparaissant, qu'elle soit en nos esprits heureux de croire à la résurrection de Jésus-Christ si bien prouvée, qu'elle soit en nos cœurs purifiés par le sacrement qu'il daigna instituer le soir de Pâques. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

ANNONCE DE LA SEMAINE SAINTE

Depuis dix-neuf siècles, bien des douleurs ont passé sur les hommes.

Que de ruines, que de carnages, que de villes détruites, que de générations mortes, que de peuples disparus, et par conséquent, que de larmes et que de deuils !

Il n'est pas une de ces douleurs que le temps n'ait fait oublier.

Une seule survit. Une seule n'est pas consolée et ne le sera jamais : c'est la douleur causée par la mort de Jésus.

I

A part ceux qui ne veulent pas faire comme les autres, soit par ignorance, soit quelquefois, rarement je crois, par méchanceté ou impiété, tous tiennent, en ces jours, appelés « les jours saints, » à faire acte de religion.

— J'appelle acte de religion :

L'assistance aux offices touchants de la paroisse,

La lecture dans le vieux livre des ancêtres du récit de la passion,

Les réflexions qu'on fait sur soi-même, les prières qu'on récite de tout cœur, de temps à autre, dans le secret,

Les aumônes distribuées aux malheureux éprouvés par l'hiver ou dans les quêtes,

Les pénitences qu'on s'impose volontairement, celles qui proviennent de la maladie, du travail, des personnes et des choses.

Et ce faisant, on remue en soi-même les pensées divines, les pensées d'éternité.

Oui, l'âme appliquée à cet utile labeur sent s'élever en elle tout un monde de pensées trop oubliées, hélas ! par beaucoup de chrétiens, au cours de l'année, par suite des préoccupations, des travaux pénibles et incessants, de la vie compliquée que l'on mène aujourd'hui.

— De ces considérations vient la crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse.

Elle découle tout naturellement du souvenir de ce qui nous attend : la mort inévitable et les souffrances physiques et morales qui l'accompagnent ; le jugement exact, inexorable, sans appel ; l'enfer et ses tourments éternels ; nos fautes, la pensée de la responsabilité qu'elles font peser sur nous et les châtiments qu'elles méritent.

Quand on pense à ces grandes vérités, on ne peut s'empêcher de ressentir quelque chose de ce que les saints pénitents éprouvaient, eux qui disaient : « On ne se moque pas de Dieu impunément, » eux qui connaissaient la parole de l'Ecriture : « Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! »

II

Quand on est dans ces dispositions pénibles, quand on a peur de la justice de Dieu, quelle consolation, quel charme on trouve tout de suite dans les anniversaires que nous allons célébrer !

Jeudi Saint, c'est l'anniversaire de l'institution de la Sainte Eucharistie, et la Sainte Eucharistie c'est N.-S. Jésus-Christ présent au milieu de nous sur nos autels pour nous écouter et nous bénir ; N.-S. Jésus-Christ renouvelant chaque jour, à la messe, le sacrifice du Calvaire pour nous en appliquer les mérites ; N.-S. Jésus-Christ se donnant à nous en nourriture par la sainte communion.

Que de motifs pour l'âme religieuse de reprendre courage, d'aller à Dieu dans le but de le louer, de lui dire toute notre reconnaissance et tout notre amour !

Vendredi Saint, c'est le point culminant des humiliations et des souffrances du Sauveur ; c'est le sang divin sortant jusqu'à la dernière goutte du cœur du divin Crucifié et s'écoulant sur le monde, fleuve sacré, pour le régénérer et le sanctifier.

En ce moment Jésus prononce la parole suprême : « Tout est consommé ! »

Oui, tout est consommé. Jésus s'est chargé de toutes nos iniquités, il a épuisé jusqu'à la lie le calice de la souffrance.

Il a supporté toutes les fureurs des hommes et des démons.

Il a accompli tout ce que les prophètes avaient prédit, rien ne manque des outrages qu'il devait subir ni du sang qu'il devait verser.

Il ne lui reste plus qu'à mourir !

Il faut qu'il meure pour que nous vivions.

Il faut qu'il meure pour que nous sachions combien il nous aime.

Il faut qu'il meure pour que nous comprenions la malice et la gravité du péché commis de propos délibéré.

Du fond du cœur, répétons la supplication que nous avons dite si souvent pendant le Carême : « Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons, parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix. »

Seigneur Jésus, fils du Dieu vivant, qui après être resté trois heures en croix, avez consommé par votre mort l'œuvre de notre Rédemption, donnez-nous la force de supporter toutes les épreuves de la vie afin de consommer ici-bas par la pénitence l'œuvre de notre salut.

RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

Premier jour

I

RETRAITE ET RECUEILLEMENT

Mes chers enfants,

Vous voici en retraite ; peut-être est-ce la première fois que cela vous arrive en votre vie ; aussi vous vous demandez ce que vous allez bien faire dans trois longues journées. Ecoutez-moi bien, je vais vous l'expliquer le plus clairement possible.

I

N'avez-vous jamais entendu parler de retraités ? Il doit bien y en avoir parmi vos connaissances ou dans votre pays, de ces gens qui ne travaillent plus, qui ont quitté la place qu'ils occupaient, la besogne qu'ils faisaient en ville ou ailleurs et qui sont venus se retirer au pays : instituteurs, employés, fonctionnaires qui étaient partis pour gagner leur vie et qui sont revenus, sur leurs vieux jours, leur existence étant assurée par leurs économies ou par ce qu'on appelle une pension. Ils ont retrouvé la maison de leurs vieux parents, aujourd'hui morts ; ils l'ont restaurée, aménagée, rendue gracieuse et accueillante, et ils se proposent d'y finir tranquillement leurs jours : on dit qu'ils sont en retraite.

Nous voilà bien loin, pensez-vous, de notre Communion solennelle ? Pas tant que cela : vous allez vous en rendre compte si vous réfléchissez un peu et si vous m'écoutez bien.

Quand vous étiez tout petits, on vous a portés à

l'église, où Monsieur le Curé vous a reçus dès l'entrée; vous étiez encore des païens et le démon était le maître de votre âme; mais on l'a chassé par des prières et des signes de croix; le prêtre a fait sur votre corps plusieurs onctions avec l'huile sainte, il a fait couler sur votre front l'eau du baptême, et votre âme a été purifiée du péché originel; vous êtes devenus enfants du bon Dieu ; et le Père, le Fils, le St-Esprit sont venus habiter en vous comme dans un temple. Vous connaissez peut-être une enfant qui a reçu à son baptême le nom d'Elisabeth ; eh bien! sachez que c'est là un très beau nom, car il veut dire « maison de Dieu ». Tous les baptisés, tous les chrétiens sont aussi des « maisons de Dieu. »

Mais toutes les maisons ne se ressemblent pas ; les unes sont belles, claires, propres, agréables, il y fait bon vivre; les autres sont tristes, sombres, sans ordre ni propreté, même leurs propriétaires ne s'y plaisent pas. Pour les âmes, c'est la même chose : il y a des âmes « maisons de Dieu », où tout est en ordre, où tout est propre, c'est-à-dire des âmes qui obéissent aux commandements de Dieu et de l'Eglise, qui fuient le péché et qui offrent au bon Dieu prières et sacrifices. Il faut que vous soyez de ces âmes-là, mes enfants.

Mais il y en a d'autres, au contraire, qui oublient ce qu'elles sont; elles appartiennent à de mauvais chrétiens, qui songent bien à leur corps pour lui fournir nourriture et vêtements, repos et distractions, mais qui ne songent point à leur âme. Alors, chez eux, les défauts grandissent comme ils veulent, les péchés entrent nombreux, le démon en profite et devient le maître, et il chasse le bon Dieu qui s'en va, ne pouvant accepter de vivre plus longtemps dans une maison pareille. Et ces âmes deviennent semblables à ces habitations abandonnées qu'on rencontre trop souvent dans certains villages ; comme elles sont depuis longtemps inhabitées, les ronces et les épines ont envahi le jardin, l'herbe a poussé jusque sur le seuil, les volets à moitié pourris par l'humidité sont mal joints, et si l'on pouvait entrer, on trouverait à l'intérieur des gouttières, des meubles moisis, des papiers décollés, etc. Combien d'âmes qui sont aussi minables aux yeux du bon Dieu que ces maisons délabrées !

Vous n'êtes pas de ces âmes là, mes chers petits, car vous priez, vous aimez le bon Dieu, vous fréquentez les sacrements, mais pourtant est-ce que vous pensez à votre âme autant qu'il le faudrait ? Est-ce que vous ne ressemblez pas souvent à ces gens qui sont rarement chez eux, qu'on ne trouve presque jamais ? Quand vous priez, c'est-à-dire quand vos lèvres remuent et que vous prononcez des paroles, est-ce que vraiment toujours vous pensez au bon Dieu ? Quand vous travaillez en silence, est-ce qu'il vous arrive parfois de songer que Dieu travaille avec vous, puisqu'il est dans votre cœur ? Quand vous communiez et que vous avez Jésus vivant en vous, est-ce que vous n'avez jamais de distractions ? Et quand vous êtes à l'église, au pied du tabernacle où vous savez bien que Jésus réside, est-ce que vous êtes là tout entiers ? Votre corps y est mais votre esprit, votre pensée, où sont-ils ?

Le bon Dieu alors frappe à la porte de votre âme, il a quelque chose à vous demander : un service à rendre, un acte de charité à faire, une tentation à repousser, un sourire, une fleur, un sacrifice à lui offrir ; mais le bon Dieu peut toujours frapper ou appeler, personne ne lui répondra parce que vous n'êtes pas là pour l'entendre. Vous êtes à vos jeux, à vos affaires, à vos devoirs peut-être ou à vos leçons, mais vous n'êtes pas à la prière, vous ne pensez pas au bon Dieu, vous n'êtes pas chez vous.

II

Eh bien ! aujourd'hui, au commencement de la retraite, il faut rentrer chez vous, c'est-à-dire dans votre âme. Il faut oublier tout ce qui est au dehors et ne vous occuper que de ce qui est au dedans. Au dehors, il y a les préparatifs de la fête, les costumes, décorations et cadeaux. Oubliez tout cela. Au dedans de votre âme, il y a le bon Dieu, si vous êtes en état de grâce, le bon Dieu qui veut vous parler, à qui vous avez beaucoup à demander pour vous et pour les vôtres. Au dedans de votre âme, il y a du bien, des vertus, des bonnes dispositions, mais ce sont des vertus endormies, il faut les réveiller, des dispositions inactives et paresseuses, il faut les secouer et les faire travailler. Au dedans de votre âme, il y a des péchés, des péchés qui lui enlèvent de sa beauté, qui déplaisent au bon Dieu et qu'il faut enlever. Il y a enfin des défauts et des imperfections qui peuvent vous conduire au mal et qu'il faut corriger. Vous voyez que, durant ces trois jours de retraite, nous avons de quoi nous occuper.

Donc rentrons chez nous, dans cette maison de Dieu qui est notre âme ; peut-être y avons-nous laissé le bon Dieu tout seul ; peut-être même l'avons-nous condamné à la quitter ; du travail nous y attend. Et pour suffire à la tâche, appelons des ouvriers à notre aide. Mais quels ouvriers ? direz-vous. Eh bien ! le bon Dieu d'abord, qu'il faut prier, pour qu'il nous montre le travail à faire et qu'il nous aide à le faire ; ensuite Jésus, qui, par son prêtre et par le sacrement de pénitence, se dispose à purifier notre âme ; il y a ensuite pour vous aider votre catéchisme et ce qu'il vous a appris, votre bon cœur, votre mémoire et votre imagination. C'est le moment de vous rappeler et de vous représenter la crèche de Bethléem par exemple, l'adoration des bergers et des mages, le travail de Jésus en compagnie de S. Joseph sous le regard de Marie, la mort de Jésus sur la croix ; en ravivant ces souvenirs, vous voudrez que votre cœur soit moins pauvre et plus accueillant que la crèche de Bethléem, vous voudrez compatir aux souffrances de Jésus et prendre une petite part de sa croix afin qu'elle soit moins lourde pour lui, etc. Et tout cela vous aidera à préparer votre âme pour la visite de Jésus.

Mais, me direz-vous, bien souvent nous avons reçu Jésus et nous n'avons pas consacré trois jours à nous préparer. C'est vrai, mais je vous dirai, moi : On n'a pas fait non plus des préparatifs, des dépenses et des fêtes comme on va en faire dimanche prochain ; c'est qu'il s'agit de votre Communion solennelle. Quand un jeune homme et une jeune fille se marient, ce n'est pas non plus la première fois qu'ils se rencontrent, mais ce jour-là ils s'unissent, pour la vie, d'un lien que Dieu consacre et bénit par un sacrement. Or dimanche, ce sera pour vous une rencontre toute spéciale avec Jésus, où vous ferez une alliance avec lui, une alliance qui doit durer toute votre vie ; ce sera une heure solennelle de votre existence ; il la faut donc préparer avec soin.

Ecoutez pour finir une histoire racontée dans l'Evangile. Jésus traversait un petit village, gracieux et pittoresque, qui se nommait Béthanie ; il entra chez une femme nommée Marthe qui le reçut avec joie dans sa maison. Mais tandis que Marthe s'activait pour préparer le repas, Marie, sa sœur, assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole. Comme Marthe, nous allons bien travailler dans cette retraite pour préparer notre âme à la visite de Jésus ; puis, quand il sera là, tout heureux de se reposer dans notre cœur, comme Marie nous écouterons sa parole et nous lui parlerons. Ainsi soit-il.

II

LA PRIÈRE

Mes chers enfants,

Nous voici chez nous, dans notre âme ; nous avons rappelé notre mémoire, notre imagination, notre pensée qui vagabondaient au hasard, et nous sommes tout prêts à travailler pour préparer la visite de Jésus. Mais par où faut-il commencer ?

I

Que fait-on d'abord quand on entre dans une maison depuis quelque temps inhabitée ? On commence par pousser les volets afin d'obtenir de la lumière, et l'on garde les fenêtres grandes ouvertes pour changer l'air et si le soleil lui-même veut bien se mettre de la partie, tout est pour le mieux. Ainsi on voit clair et l'on se rend bien compte de l'état des lieux ainsi que des réparations et de la besogne qui s'imposent.

Notre âme a aussi des fenêtres, comme notre corps d'ailleurs ; les fenêtres de notre corps, ce sont nos yeux par lesquels les images des êtres et des choses pénètrent dans notre esprit ; les fenêtres ou les yeux de notre âme, c'est notre foi, que nous avons reçue au baptême et que le catéchisme vous a appris à connaître. Qui de vous me dira ce que c'est que la foi ? — C'est une vertu surnaturelle... par laquelle nous croyons toutes les vérités que Dieu nous a révélées et qu'il nous enseigne par son Eglise. C'est donc par la foi que la vérité du bon Dieu pénètre dans notre âme, comme c'est par les fenêtres que la lumière pénètre dans la maison.

Mais pour voir clair, il faut aussi ouvrir les yeux ; pour profiter de la belle lumière, il faut ouvrir ses volets ; pour recevoir la vérité du bon Dieu, il faut prier. Qu'est-ce que prier ? C'est parler au bon Dieu. Mais de qui et de quoi faut-il lui parler ? De lui et de nous, de ses affaires et des nôtres : « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite, » voilà pour le bon Dieu ; et voici maintenant pour nous : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. »

En parlant ainsi au bon Dieu, nous entrerons en contact avec lui, il répondra à nos supplications en éclairant notre âme, en nous faisant mieux comprendre son amour pour nous, la beauté de la vertu, la laideur du péché, la valeur du sacrifice et du travail qui nous méritent le ciel. Quand nous aurons prié, nous verrons clair dans notre âme ; c'est la première condition pour y travailler comme il faut.

Il y a dans notre pays des régions où l'air est très sain, où le soleil est très bon ; on y a bâti des sortes d'hôpitaux auxquels on donne le nom de « sanatorium ». Dans ces maisons, on voit des terrasses bien exposées, parfois fermées de verre, des salles très lumineuses où les malades sont étendus au soleil. Pourquoi ? Parce que le soleil est un excellent remède, un des meilleurs ; il tue des microbes, il rend des énergies aux organes et aux muscles malades, il stimule l'appétit, il renouvelle la vie.

La grâce que vous obtiendrez par la prière, c'est le soleil du bon Dieu. Avec elle, vous aurez plus de facilités pour corriger vos défauts, pour découvrir et chasser vos péchés qui sont les maladies de votre âme ; il vous sera plus aisé de prendre des résolutions et d'être obéissants, pieux, travailleurs et purs. Votre âme se portera bien tant qu'elle priera bien ; mais si elle oubliait la prière, elle serait alors comme celui qui ne peut plus respirer, elle mourrait, c'est-à-dire qu'elle ne tarderait pas à manquer gravement à son devoir, à faire un péché mortel. Et le péché mortel, vous le savez, a pour triste conséquence de nous séparer du bon Dieu, de nous enlever la vie surnaturelle, de nous condamner à l'enfer. Prions, mes enfants, si nous voulons non seulement garder en nous la vie du bon Dieu, mais la faire grandir et la développer.

II

Avez-vous déjà remarqué que vous êtes gais quand il fait beau et plutôt tristes quand il pleut ? Avez-vous déjà remarqué aussi que l'on travaille mieux et plus facilement quand on est gai que lorsqu'on est triste ? Le soleil, c'est encore une source de joie, et la joie un stimulant pour le travail. N'aimez-vous pas mieux l'été que l'hiver ?

A la bonne saison, par les fenêtres ouvertes, on respire l'air pur, on entend chanter les oiseaux, on aperçoit les arbres en feuilles et les jardins en fleurs, et l'on songe que, la classe finie, on aura encore de bonnes heures pour le jeu et la promenade. Voilà qui met en joie et qui donne du courage, si l'on n'est point paresseux, pour bien s'appliquer à son travail.

Ah ! comme il est bon, le soleil qui nous apporte la joie ! Eh bien ! Jésus aussi nous apportera la joie, car il n'est pas triste, vous le savez. La preuve, c'est qu'un jour de noce, il a accepté de prendre place au banquet ; voilà une circonstance où l'on est plutôt gai, où l'on rit, où l'on s'amuse, mais Jésus a fait mieux que cela : le vin allait manquer, et cet incident aurait causé de l'ennui à tous les convives ; Jésus, averti par sa mère, fit remplir d'eau six grandes urnes de pierre, changea cette eau en un excellent vin et permit ainsi aux invités de continuer joyeusement la fête. D'ailleurs Jésus n'aimait pas que ses apôtres soient tristes, il leur disait un jour : « Jusqu'ici vous n'avez rien demandé à mon Père... Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. »

Priez, mes enfants, et le bon Dieu vous donnera la joie, la vraie. On ne peut pas être vraiment joyeux quand on n'est pas en paix avec lui, quand on a de lourds péchés dans son âme ; mais quand on prie bien, on ne garde pas de gros péchés, on s'en débarrasse bien vite. Il y a des personnes qui croient que la religion est ennuyeuse et qu'elle rend triste ; ils se trompent : si le bon Dieu nous défend certaines choses, c'est pour nous éviter de faire des sottises qui nous feraient peut-être pleurer des larmes amères. Alors ? Et puis ces gens-là, je veux dire ceux qui ne veulent pas obéir au bon Dieu, ne sont joyeux qu'en apparence, car au fond de leur cœur il y a du remords et du dégoût.

La prière, mes enfants, jointe à l'obéissance, gardera le bon Dieu dans notre âme, et avec lui la joie, et quand on est joyeux tout va bien, même le devoir et le travail. Prions donc beaucoup pendant cette retraite, pour que le bon Dieu purifie votre âme et qu'il y mette la joie.

III

Enfin, qu'arrive-t-il quand le bon soleil du printemps succède aux froids de l'hiver ? Les arbres se couvrent de feuilles, les fleurs apparaissent, les prés verdissent, les gens sortent et travaillent, c'est la vie. Et tandis qu'en hiver les champs étaient déserts, maintenant c'est une joie, un vrai plaisir de voir comment tout s'anime, tout se transforme et s'embellit.

Les âmes qui ne prient pas sont des âmes mortes, il leur manque le clair et chaud soleil du bon Dieu : celles qui prient, au contraire, sont des âmes vivantes, car elles n'oublient pas d'obéir, elles travaillent non seulement pour gagner leur vie ou pour faire fortune, mais pour être agréables au bon Dieu ; en elles, les vertus grandissent et leur font accomplir de belles actions, comme des fleurs qui s'épanouissent au soleil ; en elles le bon Dieu jette des semences de foi, de confiance, de charité qui germent, se développent et produisent de l'amour ; et si ces âmes ont à souffrir, au lieu d'être abattues, découragées par l'épreuve, comme les branches arrachées par le vent, au contraire elles se réjouissent à cause des mérites acquis, elles comprennent que Dieu les aime et que s'il les fait souffrir, il imite le jardinier qui taille ses arbres pour qu'ils portent de meilleurs fruits.

Il est raconté dans l'Evangile qu'un homme avait un figuier et qu'il y chercha des fruits pour se rafraîchir ; n'en trouvant pas, il voulut faire arracher l'arbre, mais quelqu'un intervint, promit de le bien soigner, de lui donner de l'engrais ; quelque temps après, le maître, repassant au même lieu, chercha encore du fruit, et n'en trouvant pas, cette fois il ordonna au jardinier de couper cet arbre stérile. Voilà ce qui pourrait nous arriver aussi à nous, je veux dire d'être maudit par Jésus si nous négligions la prière qui doit nous aider à vivre en chrétiens et en enfants de Dieu.

* *

Il est des fleurs et des plantes qui s'ouvrent à la lumière et se ferment de nuit. Elles semblent jouir du soleil et boire ses rayons, puis quand il disparaît, comme si elles craignaient de laisser perdre quelque chose de précieux, elles se replient et se referment, comme pour dormir. Ces fleurs sont des modèles pour vous, mes enfants.

En retraite, vous priez, vous présentez au bon Dieu les besoins de votre âme, et sa grâce, comme un divin soleil, les éclaire et les réjouit, les guérit et les vivifie ; mais il ne faut pas que des préoccupations ou la dissipation vous fassent perdre le fruit de la prière. De même que les fleurs dont je viens de vous parler, gardez bien les grâces que vous avez reçues, et comme, la nuit venue, on ferme ses volets, oubliez tout ce qui n'est pas la préparation de votre âme. Soyez chez vous dans le recueillement, et chez vous gardez bien, comme un trésor précieux, les secours et faveurs du bon Dieu, obtenus par la prière. Ainsi soit-il.

III

LA PURIFICATION DE L'AME

Mes chers enfants,

Quand on attend quelqu'un, on veut mettre la maison en ordre ; on nettoie, on range, on fait des préparatifs ; n'est-ce pas ce que font vos parents en ce moment où ils attendent des invités ? N'oubliez pas, mes enfants, que c'est en votre âme que vous avez à travailler et à faire des préparatifs, pour recevoir Jésus.

I. — *La pureté de notre âme*

Il y a des maisons où jamais on ne rencontre l'ordre et la propreté. Les vitres n'ont pas été nettoyées depuis des mois et la lumière a presque

peine à passer, les rideaux sont noirs de poussière et de fumée, le sol ignore le balai, la table est encombrée de vaisselle et des restes du dernier repas, les animaux de basse-cour sont là comme chez eux. Quand on entre dans ces maisons, on n'a qu'une pensée : s'en aller le plus vite possible.

Savez-vous, mes enfants, que bien des âmes devenues au baptême « maisons de Dieu » — n'oubliez pas notre comparaison — ressemblent à ces maisons-là ? Si l'on pouvait entrer en elles et y voir aussi clair que le bon Dieu, savez-vous ce qu'on découvrirait ? D'abord des péchés, des petits et des gros, des péchés très laids, honteux ; et non pas quelques uns, mais beaucoup, mais une quantité, entassés les uns sur les autres, depuis des années. Comment retrouver là-dessous les belles vertus que le bon Dieu, au jour du baptême, avait déposées dans ces âmes ? Comment y découvrir quelques bons sentiments et quelques bonnes actions ? Si le bon Dieu nous montrait la noirceur et la misère de ces âmes-là, nous en serions effrayés et écœurés.

J'espère bien qu'aucun de vous ne ressemble à ces pauvres âmes, car vous avez l'habitude de vous confesser assez souvent pour que les péchés ne s'entassent pas chez vous. Pourtant il y en a : d'abord ceux que vous avez commis depuis votre dernière confession ; puis, qui sait ? peut-être d'autres que vous avez pu oublier et que vous allez découvrir à la lumière du bon Dieu au cours de votre retraite. Enfin, vous savez bien, je me contente de vous le rappeler, que si le sacrement de pénitence efface nos péchés, il laisse cependant une peine à subir en ce monde ou en l'autre : nous avons volé au bon Dieu des prières, des messes, de l'obéissance, des hommages auxquels il avait droit ; comme le bon Dieu est miséricordieux, il pardonne au repentir, mais il faut lui restituer sous une forme ou sous une autre ce qu'on lui a pris ; tant qu'on n'a pas demandé pardon, on est l'ennemi du bon Dieu ; quand on s'est bien confessé, on est son ami, mais on reste son débiteur, c'est-à-dire qu'on a des dettes envers lui.

Si je vous rappelle tout cela, mes enfants, c'est pour vous faire comprendre comment vous devez préparer votre confession. Aidés du guide de votre catéchisme, vous allez faire, après avoir prié pour que le bon Dieu vous éclaire, vous allez faire votre examen de conscience. N'oubliez pas d'inscrire à côté de chaque péché le nombre et, s'il le faut, les circonstances, par exemple s'il s'agit de vol ce que vous avez volé et où ; s'il est des péchés que vous ne comprenez pas, demandez une explication ; n'inscrivez que les péchés que vous avez faits.

Mais surtout faites deux parties dans votre examen : d'abord vos péchés depuis la dernière confession. Ensuite vous rechercherez les fautes de toute votre vie ; si dans cette recherche vous trouviez des péchés que vous n'avez jamais accusés, il faudrait les inscrire en tête et, en confession, avertir le prêtre que ces fautes n'ont jamais été avouées. Ensuite vous pourrez écrire tous vos autres péchés, même déjà accusés. — Mais ils ont été effacés ! me direz-vous. — Oui, mais il reste la dette à payer, et par une nouvelle confession, accompagnée de contrition, suivie d'une nouvelle pénitence, cette dette se trouvera diminuée.

Faire minutieusement le tour de son âme, fouiller tous les coins et les recoins, ne rien oublier, afin d'enlever toutes les taches et toutes les poussières, c'est nécessaire et c'est bien, c'est l'examen de conscience, mais ce n'est pas tout. Car découvrir ces taches et poussières ne servirait à rien si on ne les enlevait avec soin. Que faut-il donc faire ? — Se confesser ! direz-vous. — Attention ! n'allons pas trop vite en besogne. Et la contrition ? n'oubliez pas que sans elle Dieu n'accorde jamais son pardon. Il faut donc la demander à Dieu et s'exciter ensuite au repentir. Nous devons regretter nos péchés, pourquoi ? Parce qu'ils ont fait mourir Jésus Christ, parce qu'ils ont pu nous mériter l'enfer, parce qu'ils ont terni la beauté de notre âme. Quand vous êtes malades, vos parents ont-ils de l'ennui, de la peine, ont ils peur de vous voir mourir ? Oui, n'est ce pas ? Mais le bon Dieu n'est-il pas votre Père ? Peut-il alors accepter sans peine que le péché rende votre âme malade et lui donne la mort éternelle ? Certainement non. Seulement la maladie, vous ne l'avez pas cherchée, tandis que le péché, vous l'avez voulu ; vous avez fait volontairement de la peine à Dieu ; il faut lui demander pardon.

Que diriez-vous aussi d'un ennemi qui, dans une guerre, détruirait un chef-d'œuvre comme la cathédrale de Reims ou Notre-Dame de Paris, où des artistes ont travaillé pendant plusieurs siècles, et ont mis le meilleur de leur art ? Vous diriez que ce sont des barbares et tous les peuples civilisés jetteraient le blâme sur un tel crime. Eh bien ! Jésus Christ est descendu du ciel, est mort sur la croix, a envoyé ses apôtres, a institué l'Eglise et les sacrements pour faire de votre âme une maison de Dieu, un temple pur et beau. Qu'en avez-vous fait par le péché ? Demandez pardon à Jésus d'avoir ainsi abîmé, massacré le chef-d'œuvre de son amour.

J'ai insisté un peu, mais il le fallait ; que serait une confession sans repentir ? Un nouveau péché, voilà tout. Donc vous réfléchirez sérieusement à tout cela avant d'entrer au confessionnal. Quand vous y serez, vous lirez vos péchés ; je vous ai demandé de les écrire, en effet ; comme il s'agit de repasser toute votre vie, vous ne pourriez jamais vous souvenir de tout sans ce moyen. S'il est un péché que vous ne savez pas dire, confiez votre embarras au confesseur ; il vous questionnera et vous aidera ; s'il est des fautes douteuses, c'est-à-dire des choses dont vous ne savez pas si elles sont convenables ou coupables, légères ou graves, demandez aussi. Il faut que rien de trouble ne demeure en votre âme, qu'il n'y ait aucune inquiétude, que ce soit la paix parfaite quand vous sortirez du confessionnal.

A ce moment, vous ferez pieusement votre pénitence, qui, en raison des circonstances, sera un peu plus longue que de coutume ; et vous n'oublierez ni de remercier le bon Dieu d'avoir purifié votre âme, ni de lui demander sa grâce pour rester bien purs jusqu'à dimanche.

II. — *L'ordre dans notre âme*

Alors votre âme sera toute pure et toute belle, comme au jour de votre baptême ; les vertus y brilleront comme de belles fleurs et les bonnes pensées comme les bons désirs y fleuriront. Pourtant il restera encore à faire. — Quoi donc ? pensez-vous. — Mettre de l'ordre, ce qui est, dans une maison bien tenue, le complément indispensable de la propreté.

Peut-être savez-vous déjà comment on définit l'ordre : « une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. » Il y a des âmes en qui il n'y a pas de place, ni pour la prière, ni pour la messe du dimanche, ni pour la communion pascale, ni pour le bon Dieu. Il y a des enfants qui ne trouvent pas le temps de dire leur prière du matin ou du soir, mais qui trouvent dans la journée le temps de jouer et de courir les rues. Ces enfants-là ne donnent pas de place au bon Dieu dans leur journée. S'il est une résolution que vous devez prendre, c'est celle de faire toujours une place au bon Dieu dans votre vie et dans votre âme, jusqu'au dernier moment de votre existence.

Mais il ne suffit pas d'avoir une place pour chaque chose, il faut encore que chaque chose soit à sa place. A la maison, par exemple, range-t-on des livres avec des chaussures ou du linge propre avec du linge sale ? Il y a des enfants qui volontiers placent leur prière du matin après leur déjeuner, qui s'amusent pendant la classe ou le catéchisme, qui apprennent leurs leçons pendant la messe ; est-ce bien, cela ? Non, mettons chaque chose à sa place : la prière du matin au début de la journée, le jeu en récréation, les devoirs à la maison, la prière à l'église, et tâchons de mettre en pratique la devise de Jeanne d'Arc : « Dieu premier servi. »

Les mamans rangent quelquefois dans leurs maisons, mais l'ordre ne dure pas longtemps quand il y a des petits enfants turbulents pour tout déranger et laisser traîner, comme on dit. Attention ! dans notre âme il y a aussi des défauts : paresse, gourmandise, mensonge, colère, etc., et ils se chargent d'y mettre le désordre et d'y faire entrer des péchés. Il les faut mettre dehors par de bonnes résolutions ; et comme il y en a presque toujours un qui mène la bande, c'est à lui surtout qu'il faut faire la guerre. Mais, chassés, ils reviendront ; alors prenez la résolution de ne jamais les accepter chez vous, de les expulser dès qu'ils seront rentrés, et pour cela de vous servir, toute votre vie, de la confession fréquente. Ainsi soit-il.

IV

L'ORNEMENT DE L'AME

Mes chers enfants,

Tant qu'une maison est en désordre, on n'a pas de cœur à l'orner, à quoi bon ? N'importe quel ornement en ferait encore mieux ressortir les imperfections. Mais quand tout est en ordre, quand tout est propre, on a plaisir à y ajouter des embellissements. On met aux fenêtres de gracieux rideaux, aux murs on suspend des tableaux ou des images, sur le sol on étend des tapis, sur les meubles on dispose des vases avec des fleurs. Et si l'on attend pour le dîner un invité de marque, on recouvre la table d'une nappe aux plis harmonieux, et parmi la vaisselle fleurie on dispose des desserts appétissants, tandis qu'à la cuisine on prépare des mets succulents. Il faut que l'invité soit charmé par tout ce qu'il verra, satisfait de tout ce qu'on lui offrira.

I. — *Les résolutions*

Etes-vous déjà entrés dans un temple protestant ? Non, j'en suis sûr. Eh bien ! ne le regrettez pas, car vous n'y perdez guère : une grande salle nue, avec seulement des bancs, une table et une chaire à prêcher, c'est froid et triste, on a une impression pénible quand on y entre et elle ne porte pas à la prière.

Mais voyez, au contraire, votre église, vous la connaissez bien ; et même de mémoire il vous est aisé d'en faire le tour. Aux murs sont suspendus des tableaux, peints ou sculptés, qui représentent le Chemin de la croix, c'est-à-dire des scènes de la Passion du Sauveur. Les vitraux, avec de belles couleurs lumineuses, vous retracent les portraits des saints ou des épisodes de leur vie. Aux piliers, sur les autels, des statues vous présentent aussi les plus généreux et les meilleurs serviteurs de Dieu. Aux jours de fête, des tentures, des oriflammes, des nappes et des dentelles viennent encore l'embellir. N'est-ce pas, mes enfants, que tout cela est agréable à voir et nous invite à prier ?

Eh bien ! il faut que notre âme, où Jésus va venir, ressemble à notre église. Comment faire pour cela ? Oh ! c'est simple à comprendre, quoique un peu plus difficile à faire ; mais les âmes de bonne volonté, et vous en êtes, ne reculent devant rien. Ecoutez-moi bien.

Vous savez ce que c'est qu'un défaut : c'est une disposition habituelle à faire le mal ; et une vertu, une disposition habituelle à faire le bien. Nous avons tous des défauts et nous avons tous aussi, heureusement, des vertus ; les premiers, nous avons dit que nous les mettions dehors, quant aux vertus, nous avons déjà dit que nous voulions les réveiller si elles dormaient. Autrement dit, nous allons prendre des résolutions ; pas trop, mais des belles et des bonnes ; pour cela, cherchons quel est notre plus gros défaut et

quelle est la vertu qui nous paraît la plus difficile ; sommes-nous surtout paresseux, gourmands, coléreux ? Prenons des résolutions sur ce point-là. Voyons aussi quels ennemis pourraient nous séparer du bon Dieu et quelles armes il faudra employer contre eux. Notre plus grand ennemi, c'est... qui me le dira ? le péché mortel, oui, qui nous séparerait de Dieu ; l'arme pour le combattre, ce sera ? la confession. Très bien. Comme ce serait excellent de prendre la résolution de ne jamais rester plus de huit jours avec un péché mortel ! Il conviendrait aussi de prendre la résolution, les petits garçons comme les petites filles, de communier au moins chaque mois.

Vos âmes, mes enfants, seront toutes belles et agréables à Jésus si, en entrant chez vous dimanche, il trouve vos âmes habillées, revêtues de ces belles résolutions.

II. — *La prière*

Dimanche, quand vous vous avancerez vers l'autel, en vos costumes tout neufs, vous porterez un cierge à la main, et l'église pour vous recevoir aura mis elle aussi sa plus belle parure ; les fleurs de vos jardins seront venues décorer les autels.

Déjà, au jour de votre baptême, vos parrains et marraines ont tenu un cierge allumé, en votre lieu et place, pour exprimer la lumière de la foi que Dieu donnait à votre âme. De nouveau, mais cette fois vous-mêmes, vous viendrez à l'église un cierge à la main, et quand viendra le moment de l'offertoire, vous irez deux à deux l'offrir au prêtre qui tient la place de Dieu. Et ce cierge que vous aurez tenu aux offices et cérémonies de votre Communion solennelle, il brûlera au saint sacrifice de la messe.

Avez-vous déjà remarqué aussi la petite lampe qui brûle nuit et jour auprès du Tabernacle où réside Jésus ? Vous êtes-vous demandé pourquoi cette petite lumière qui jamais ne doit s'éteindre ? Elle est le symbole de la prière ; la flamme, en effet, que ce soit celle de la veilleuse du St-Sacrement ou celle d'un immense brasier, la flamme s'élève vers le ciel, et en même temps elle éclaire et elle réchauffe. C'est par la prière que l'âme s'élève vers Dieu, c'est par la prière qu'elle attire en elle la grâce, soleil et lumière du bon Dieu, c'est au contact de Dieu par la prière que les cœurs froids et sans affection se réchauffent et s'embrasent de charité, et voilà pourquoi la flamme de la petite lampe ou celle du cierge devient le symbole de l'âme en prière. Vous vous en souviendrez pendant ces jours de retraite, pour que Jésus, quand il viendra dans votre âme dimanche, ne la trouve point dissipée, mais au contraire en prière.

Vous savez aussi, mes enfants, ce que c'est que le chapelet que vous récitez ces jours-ci tout entier : c'est le tiers du Rosaire, ou prière composée de quinze dizaines de « Je vous salue, Marie » séparées par le « Notre Père ». Le mot *Rosaire* vient de *rose ;* pourquoi ce nom appliqué à une prière ? C'est que le Rosaire est comme une guirlande de roses, ou encore comme une couronne que l'on offre à la Sainte Vierge. Vous vous souviendrez de cela aussi, pour bien dire votre chapelet, avec le désir que la Sainte Vierge vous aide à orner votre âme pour la visite de Jésus. Chaque prière de cette retraite ne sera-t-elle pas comme un bouquet de fleurs sur l'autel de votre cœur où Jésus veut descendre ? Et votre cœur alors ressemblera à ces reposoirs si beaux et si fleuris où Jésus se repose aux jours de la Fête-Dieu.

III. — *Le sacrifice*

Nous avons parlé de l'église aux belles gravures et peuplée de saints, ornée magnifiquement aux jours de fête, mais l'église s'anime et devient plus belle encore au moment des cérémonies. Le prêtre arrive alors, revêtu d'ornements où la dentelle, la soie, l'or et l'argent se rencontrent harmonieusement ; il est entouré d'enfants de chœur aux soutanelles rouges, aux gracieuses cottas ; tout ce monde accomplit autour de l'autel des cérémonies et des gestes, parmi lesquels l'encensement, qui retiennent l'attention ; tout cela charme les yeux, tandis que les chants et la musique s'unissent au parfum des fleurs. Cette beauté des fêtes catholiques a été le point de départ de la conversion pour un certain nombre de protestants.

Il faut que dans votre âme il se passe quelque chose d'analogue, je veux dire que, si à l'église on offre le saint sacrifice de la messe, sur l'autel de votre cœur il faut offrir à Dieu vos sacrifices à vous. S. Pierre le disait déjà à ses chrétiens, en leur rappelant que, par leur baptême, ils étaient devenus participants du sacerdoce du Christ, qu'ils étaient tous un peu prêtres avec Jésus.

Dans tous les temps, on a offert des sacrifices. Caïn et Abel offraient à Dieu des bêtes de leurs troupeaux ; au sortir de l'arche, après le déluge, Noé éleva un autel et immola une victime en reconnaissance ; au Temple de Jérusalem, les prêtres offraient des agneaux, des colombes et autres animaux. Le sacrifice a pour but de reconnaître les droits de Dieu sur toute la création, de montrer qu'il est et reste le maître de tous nos biens : terres et troupeaux, maison et argent, santé et vie ; le plus parfait des sacrifices serait donc la vie d'un homme, mais l'homme n'a pas le droit de disposer de sa vie, fût-ce pour l'offrir à Dieu ; Jésus, étant le Fils de Dieu, pouvait, lui, disposer de sa vie ; il l'a offerte sur la croix, et depuis ce moment les sacrifices des Juifs sont abolis ; la messe qui représente et continue le sacrifice de la croix les a tous avantageusement remplacés.

Mais on a aussi donné le nom de sacrifice à toute chose qui coûte, accomplie par amour pour Jésus : les enfants de la Croisade eucharistique savent bien cela ; s'appliquer à l'étude de sa leçon exige parfois qu'on renonce à quelques minutes de jeu, accepter un reproche sans murmure impose un effort, une pénitence à l'orgueil, rendre un service

à sa maman oblige à se gêner un peu, assister à la messe le matin en semaine demande qu'on se lève un peu plus tôt : voilà des sacrifices, on donne à Jésus un peu de ses jeux, de son temps, de ses aises, de son sommeil ; on reconnaît ainsi qu'il est le maître, on le loue et on l'adore.

Des sacrifices, vous en avez fait sans doute pour vous préparer à votre Communion solennelle, surtout si vous êtes de la Croisade ; il faut en faire plus encore pendant votre retraite, où les occasions ne vous manquent pas, soit pour être attentifs aux entretiens, soit pour prier avec ferveur, soit pour éviter toute dissipation à la maison. Et quand vous assistez à la messe, demain et après et surtout dimanche, au moment où le prêtre met le vin et l'eau dans le calice, offrez à Jésus vos sacrifices. Il les unira au sien et les présentera lui-même à son Père.

* *

Voilà donc, mes enfants, le travail de ces trois jours : rentrer en votre âme par le recueillement, prier pour que le bon Dieu vous éclaire, préparer puis faire une bonne confession, ensuite orner votre âme de vertus, de bonnes résolutions et de sacrifices. Demain nous parlerons de Jésus que vous allez recevoir. Dès ce soir, mettez vos résolutions et les grâces reçues dans cette journée sous la protection de la Sainte Vierge et demandez-lui de vous bien garder dans le recueillement. Ainsi soit-il.

APRÈS LES PAQUES

EXHORTATION A LA PERSÉVÉRANCE

Mes frères,

La période pascale s'achève aujourd'hui. Dans une paroisse vraiment chrétienne, tous les fidèles devraient avoir en ce moment réglé les affaires de leur conscience et scellé leur réconciliation avec Dieu par une fervente communion. En est il ainsi dans notre paroisse ? Hélas ! il m'est pénible de penser qu'un trop grand nombre se sont obstinés à ne point faire la démarche qui leur était prescrite.

I

Par le fait de leur abstention, ils ont méconnu la volonté de Dieu, dédaigné les maternelles instances de l'Eglise et frustré leurs âmes des secours spirituels dont elles avaient si grand besoin. Encore une faute de plus, dont ils auront à répondre ! Encore un anneau ajouté à une chaîne d'iniquités déjà longue peut-être et bien lourde ! Encore un acte dont les conséquences peuvent être des plus graves ! Car qui sait si pour plusieurs cette grâce négligée n'est pas la dernière que Dieu leur offre ?

Je cherche les causes de ces nombreuses abstentions. Les causes ? c'est l'inertie, c'est le respect humain, c'est une mauvaise habitude dont on ne veut pas se défaire, c'est une haine que l'on ne veut pas étouffer, c'est un désordre qu'on n'est pas décidé à fuir, c'est une répugnance que l'on n'a pas le courage de surmonter. N'ai-je pas indiqué en ces quelques mots les principaux motifs qui écartent de la Table sainte bon nombre d'âmes ? Ces motifs m'expliquent bien les abstentions, mais ils ne les justifient pas.

Vais-je donc proférer des paroles véhémentes contre ceux qui n'ont pas accompli leur devoir pascal ? Non, je me contenterai de les plaindre. Ils savent parfaitement qu'ils n'ont pas bien fait : c'est le cri, le reproche de leur conscience. Je les plains de n'avoir pas voulu goûter le bonheur que procure l'accomplissement du devoir. Je gémis de leur mortelle indifférence, de leur incurable apathie et je prie Dieu de ne pas les punir de leur résistance à ses grâces. Mais si, à l'encontre de mes vœux, il leur arrivait quelques désagréments, quelques revers, s'ils étaient éprouvés dans leurs enfants, dans leurs intérêts matériels, qu'ils ne disent pas ce mot qu'on entend souvent : « Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'il me punisse de la sorte ? » Car ils ont fait plus qu'il n'en faut pour provoquer ses représailles. Qu'ils s'humilient plutôt, qu'ils regrettent leur faute et qu'ils se promettent de la réparer.

II

Quant à ceux et à celles qui ont répondu à l'appel de l'Eglise, ce m'est une joie de les féliciter. Après avoir reçu mes félicitations, ils voudront bien recevoir mes conseils Ce n'est pas tout de faire ses Pâques, il faut s'appliquer à prolonger les admirables effets de la confession et de la communion, il faut persévérer dans le bienheureux état où nous a placés le devoir pascal ; il faut bénéficier des grâces qui vous ont été accordées et mener une vie de tous points conforme aux volontés de Dieu et de l'Eglise.

J'aperçois trois raisons qui vous y obligent : la reconnaissance envers Dieu, l'intérêt de vos âmes et le bien de la paroisse.

1. La reconnaissance envers Dieu. Qu'étiez-vous avant les Pâques ? En quel état était votre conscience ? Vous étiez pécheurs. Les fautes commises pendant une année ou une partie de l'année, pesaient sur votre conscience comme un pénible fardeau. Vous êtes venus accuser ces fautes, déposer ce fardeau, et Dieu, toujours miséricordieux pour les cœurs repentants, vous a tout pardonné, et vous êtes sortis du tribunal des aveux avec une âme purifiée et saintement joyeuse.

Incomparable bienfait qui mérite toute votre reconnaissance ! Mais, dites-moi, seriez-vous bien reconnaissants si vous oubliiez dès demain le bienfait et le bienfaiteur lui-même ? Seriez-vous reconnaissants si vous mettiez à peine un intervalle entre la grâce recouvrée et un péché nouveau qui viendrait vous la ravir ? Seriez-vous reconnaissants si au lendemain de vos Pâques vous disiez à Dieu : « Seigneur, je rétracte la démarche que j'ai faite, je me repens de m'être repenti. Ou-

bliez dès ce jour mes regrets et mes protestations ; je les ai oubliés moi-même. Je vous rends le pardon que vous m'avez accordé. Reprenez vos grâces et vos bienfaits. Pour moi, je vais reprendre mes anciennes habitudes et revenir à des désordres un instant abandonnés. »

Il n'y a qu'un mot pour caractériser cette conduite : c'est une noire ingratitude et cette ingratitude est d'autant plus blâmable qu'elle se complique de perfidie. Où est la perfidie ? Dans la violation immédiate ou à bref délai des engagements que vous avez pris au moment de la confession et après la communion.

Avant cela, entre Dieu et vous il y avait rupture. Le sacrement de pénitence vous a rapprochés, réconciliés. Or une réconciliation sérieuse doit créer entre les deux parties une amitié plus ferme, plus inviolable ; les cœurs doivent être attachés par des nœuds plus serrés, dit Bossuet, et comme les os sont plus solides à l'endroit des ruptures à cause du secours extraordinaire d'esprits vitaux que la nature envoie aux membres blessés, ainsi les amis qui se réconcilient après une séparation, se vouent une affection plus ardente que cette circonstance ne fait que consolider. Et si après cela l'une des deux parties venait à trahir l'autre, la faute serait plus grave et le rapprochement plus difficile. De même, après la réconciliation opérée par le sacrement de Pénitence et scellée par l'Eucharistie, vous devez à Dieu un redoublement d'affection. Vous devez veiller plus que jamais pour écarter toute cause de rupture, et parce que vous avez fait la promesse de demeurer fidèles, vous êtes liés plus étroitement. Quelle perfidie si, après des regrets sincères et des protestations solennelles, vous alliez dès demain rompre avec Dieu et lui déclarer la guerre !

2. L'intérêt de vos âmes exige que vous demeuriez longtemps, que vous demeuriez toujours dans les saintes dispositions où vous êtes aujourd'hui.

C'est un état bien précieux que l'état de grâce. Effectivement, tout ce que l'on fait en cet état est bon, méritoire et nous vaut une récompense dans le ciel ; nos prières, nos aumônes, nos travaux, nos sacrifices, nos fatigues, les actes les plus vulgaires de la vie revêtent un caractère surnaturel et s'amassent tous les jours comme un trésor avec lequel il nous sera permis d'acheter l'éternelle félicité. Eh bien ! n'avez vous pas un intérêt majeur à persévérer le plus longtemps possible dans ce saint état ? Aussi un chrétien avisé prend tous les moyens que la foi lui indique pour n'en pas déchoir. Il prie tous les jours, il se met sous la protection de la Sainte Vierge, pressentant les approches de la tentation, il veille sur les mouvements déréglés de la nature, il contient l'ardeur des passions qui le porteraient au péché, il évite les occasions qu'il sait être funestes à sa faiblesse, car, il en est convaincu, tout sera profit pour lui, tant qu'il restera en état de grâce.

Les Pâques coïncident avec les premières journées du printemps ; la résurrection des âmes va de pair avec la résurrection de la nature. Au temps où nous sommes, la terre, vivifiée par les rayons du soleil, couvre partout sa nudité d'un manteau de verdure ; les boutons des arbres, gonflés par la sève, se développent et étalent sous nos yeux des fleurs qui nous donneront des fruits ; toutes les semences confiées au sol germent, grandissent et promettent une abondante moisson. Quel malheur si une gelée meurtrière venait flétrir un matin les tendres bourgeons de la vigne et les fleurs des arbres ! Quel malheur si une tempête venait tout à coup dévaster les moissons en herbe ! L'année serait perdue.

M. f., les sacrements que vous avez reçus ont pour effet de ressusciter, d'ensemencer, de féconder vos âmes. Maintenant sous le souffle de la grâce, les saintes pensées, les bons désirs y naissent comme une luxuriante végétation. Vous produisez tous les jours des actes de vertu et votre volonté retrempée s'applique énergiquement à l'accomplissement des devoirs chrétiens.

Qu'avez-vous à craindre ? Une chose, c'est que le péché mortel s'abatte sur vos âmes comme un froid glacial pour amortir les germes précieux et les saintes floraisons du bien en vous ou comme un ouragan pour ravager vos mérites acquis et vous retirer la puissance d'en acquérir de nouveaux.

3. C'est la paroisse maintenant qui réclame votre fidélité, car elle veut être édifiée et c'est de vous qu'elle a le droit d'attendre l'édification. Les Pâques doivent amener un changement, une transformation dans ceux qui les font. Je n'admets pas qu'on se présente au jour marqué pour se confesser, pour communier, et qu'on s'en retourne dans sa maison sans songer à devenir meilleur. Je n'admets pas qu'on ne se donne aucune peine, aucun souci, qu'on ne fasse aucun effort pour observer plus consciencieusement les commandements de Dieu et de l'Eglise.

Dans une paroisse, l'exemple doit venir de ceux qui font leurs Pâques. On dit : « Noblesse oblige. » Eh bien ! la noblesse du chrétien qui communie l'oblige à donner l'exemple de la sanctification du dimanche, du respect de la propriété et de la réputation du prochain, de la gravité des habitudes, de la dignité de la vie, de la pureté des mœurs et de la correction de la conduite. Ne fournissez jamais aux malveillants l'occasion de répéter cette injurieuse parole : « Ceux qui font leurs Pâques ne valent pas mieux que les autres. »

Les personnes qui vous jettent ce reproche feraient bien de se considérer elles-mêmes pour savoir ce qu'elles valent ; elles seraient sans doute plus modestes. Les bons chrétiens, eux, n'ont pas l'habitude de se comparer aux autres pour s'attribuer la supériorité ; ils ne doivent se préoccuper que d'une chose : faire leur devoir.

Il y a des actes qui engagent. Ainsi quiconque fait ses Pâques prend en face de la paroisse et solennellement l'engagement de vivre en bon chré-

tien. Sa démarche équivaut à une promesse publique en vertu de laquelle il s'oblige sous peine de scandale à fréquenter l'église tous les dimanches, à assister à la messe, à ne pas travailler ces jours-là sans nécessité, à observer les lois de Dieu et de l'Eglise, enfin à mener une vie qui soit à l'abri de tout reproche grave.

Retenez bien cette grande leçon, vous qui avez eu le bonheur de faire vos Pâques. Ne reprochez pas aux autres de ne rien valoir, mais sans bruit, sans ostentation, appliquez-vous à les édifier par la pratique des vertus chrétiennes et comportez-vous de manière que, selon le mot de l'Apôtre, ils ne trouvent rien à relever contre vous. Ainsi soit-il.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

50e LEÇON

L'EUCHARISTIE : LA PRÉSENCE RÉELLE

Q. 445. — *Qu'est-ce que l'Eucharistie ?*

R. — *L'Eucharistie est un sacrement qui contient réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, sous les apparences du pain et du vin.*

L'Eucharistie est un des sept sacrements de la Loi Nouvelle. En effet :

1o elle comporte un signe sensible : ce sont les apparences du pain et du vin, dont nous parlerons plus loin (cf. n. 449, 450 et 466) ;

2o elle a été instituée par Jésus-Christ (cf. n. 446) ;

3o elle nous donne une augmentation de grâce et nous sanctifie (cf. n. 469).

L'Eucharistie est le plus grand de tous les sacrements, parce que, si les autres sacrements nous donnent la grâce, l'Eucharistie nous donne Celui qui nous a mérité la grâce par ses souffrances et par sa mort, N.-S. Jésus-Christ.

L'Eucharistie contient Jésus-Christ tout entier, c'est-à-dire son humanité (corps, sang et âme) et sa divinité unies en une seule personne ; c'est donc Jésus-Christ tel qu'il était sur terre pendant sa vie mortelle et après sa résurrection et tel qu'il est maintenant au ciel, qui est contenu dans l'Eucharistie.

On dit qu'il y est *réellement* et *substantiellement* pour signifier que ce n'est pas un souvenir ou une image de lui que nous trouvons dans l'Eucharistie, mais que c'est bien lui-même, vivant et agissant.

Bien qu'étant réellement présent dans l'Eucharistie, Jésus-Christ ne tombe pas sous nos sens, c'est-à-dire que nous ne pouvons ni le voir, ni le toucher, ni l'entendre avec nos sens. Il y demeure caché sous les apparences du pain et du vin, c'est-à-dire sous ce qui nous paraît être du pain et du vin, sous ce qui a l'apparence du pain et du vin, mais qui n'est plus, depuis la consécration, ni du pain ni du vin.

Q. 446. — *Quand Jésus-Christ a-t-il institué l'Eucharistie ?*

R. — *Jésus-Christ a institué l'Eucharistie le Jeudi Saint, veille de sa mort.*

Rappelons-nous d'abord comment Jésus-Christ a annoncé et promis l'Eucharistie.

C'était au lendemain de la première multiplication des pains, dans les environs de Tibériade. Jésus, fuyant les ovations de la foule, s'était réfugié à Capharnaüm. Là vinrent le rejoindre tous ceux qui avaient pu trouver des barques et traverser le lac. Jésus les conduisit à la synagogue et leur dit : « Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé du pain et que vous avez été rassasiés. Travaillez donc non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera... C'est mon Père qui donne le vrai pain du ciel, car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde... Oui, c'est moi le pain de vie... C'est moi le pain vivant descendu du ciel. Celui qui mangera ce pain vivra éternellement. Or le pain que je donnerai, c'est ma chair que je livrerai pour le salut du monde. »

Notre-Seigneur veut ainsi faire entendre à ses auditeurs que si le corps a besoin d'une nourriture pour subsister et se développer, l'âme elle aussi a besoin d'une nourriture pour entretenir et développer la vie de la grâce. Et il précise que cette nourriture qui sera bientôt donnée au monde, c'est lui-même.

C'est cette promesse que Jésus-Christ a réalisée le Jeudi Saint, veille de sa mort sur la croix. Jésus a choisi ce jour pour instituer l'Eucharistie afin de nous montrer : 1o que l'Eucharistie, envisagée comme sacrement, nous apporte des grâces qui nous ont été méritées par sa mort sur la croix ; 2o que l'Eucharistie, envisagée comme sacrifice, ne fait qu'un avec le sacrifice de la croix dont elle est le renouvellement.

Jésus a voulu aussi nous montrer que désormais c'est lui qui remplacerait l'agneau pascal que les Juifs devaient manger chaque année à l'occasion de la Pâque.

Tous les ans, le Jeudi Saint nous rappelle l'institution de l'Eucharistie. Nous devons donc spécialement ce jour-là remercier Notre-Seigneur d'avoir institué son grand sacrement et le saint sacrifice de la messe. La meilleure manière de le faire est d'assister pieusement à la messe et d'y communier.

Q. 447. — *Comment savons-nous que Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie ?*

R. — *Nous savons que Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie parce que lui-même l'a déclaré quand, à la dernière Cène, il prit du pain et du vin, les bénit et les présenta à ses Apôtres en disant : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »*

C'est en nous rappelant ce que Jésus a fait et ce

qu'il a dit en cette circonstance que nous avons la certitude de sa présence dans l'Eucharistie.

Jésus s'était rendu avec les apôtres dans une salle que nous appelons le Cénacle, pour y célébrer la Pâque juive. Cette cérémonie consistait à manger un agneau, accompagné de pains sans levain et de plusieurs coupes de vin. Au cours du repas, Notre-Seigneur avait lavé les pieds de ses apôtres pour leur donner une leçon d'humilité et de charité et leur faire connaître aussi les dispositions requises pour communier : la pureté de l'âme, l'humilité et l'amour.

Pendant le repas, Jésus prit un des pains azymes placés devant lui, le bénit, c'est-à-dire appela sur lui la bénédiction de son Père, le rompit en plusieurs parts afin que chacun des apôtres pût avoir la sienne, puis prononça sur le pain ces paroles : « Ceci est mon corps » et enfin le leur distribua, en les invitant à le manger. Ensuite il bénit de même la coupe où il y avait du vin, prononça ces paroles : « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui va être versé pour un grand nombre, en rémission des péchés, » et leur passa la coupe afin que chacun y bût. Enfin il termina en disant aux apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi. »

Par ces faits et par ces paroles nous savons donc que Jésus-Christ s'est rendu présent sous les apparences du pain et du vin en prononçant sur eux les paroles qui ont réalisé ce qu'elles signifient et en donnant aux apôtres et à tous ceux à qui ils le transmettraient le pouvoir de faire ce qu'il venait de faire, c'est-à-dire de changer le pain en son corps et le vin en son sang. Or le prêtre qui a consacré l'Eucharistie a reçu ce pouvoir d'un évêque qui, étant un successeur des apôtres, le tient lui-même par une longue série d'intermédiaires des apôtres et de Notre-Seigneur lui-même. Nous avons donc ainsi la certitude que Jésus-Christ est présent devant nous dans l'Eucharistie.

—

Q. 448. — *Que fit Jésus-Christ par ces paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » ?*

R. — *Par ces paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » Jésus-Christ changea le pain en son corps et le vin en son sang.*

Jésus-Christ, étant Dieu, est tout-puissant ; de plus, il ne peut ni se tromper ni nous tromper. Il résulte de là que chacune de ses paroles réalise exactement ce qu'elle signifie, à moins que Notre-Seigneur n'ait voulu manifestement se servir d'une comparaison pour nous faire comprendre une vérité d'ordre surnaturel. Ainsi quand il a dit à ses disciples : « Je suis la vigne ; vous êtes les rameaux, » il a usé d'une comparaison pour leur faire comprendre que la vie surnaturelle devait être en eux la même qu'en lui et qu'ils ne pourraient réaliser cela qu'en étant et en demeurant étroitement unis à lui comme les rameaux le sont à la vigne.

Mais ici, dans les paroles de la consécration, il ne s'agit pas d'une comparaison. Notre-Seigneur a pris soin de nous faire comprendre qu'il s'agit bien d'une réalité. Avant l'institution de la Sainte Eucharistie, il a expliqué à plusieurs reprises à ses Apôtres qu'ils devraient manger sa chair et boire son sang. Ceux-ci ne s'y sont pas mépris, à tel point qu'ils se demandaient comment cela pourrait se faire. Au moment même où il allait réaliser sa promesse, il leur répéta : « Prenez et mangez, » puis il ajouta : « Ceci est ma chair, ceci est mon sang. » Il n'y a donc aucun doute possible ; ces paroles ont réalisé ce qu'elles signifient.

C'est d'ailleurs ce que l'Eglise a toujours enseigné. Or nous savons que Jésus-Christ a promis à son Eglise l'infaillibilité en matière de foi. C'est précisément là le plus grand mystère de la foi chrétienne. Si Jésus-Christ n'avait voulu instituer qu'un symbole, une figure de son corps et de son sang, prévoyant l'interprétation fausse qui serait donnée à ses paroles, il les aurait certainement expliquées de façon à éviter toute erreur et de plus il n'aurait pas permis que l'Eglise pût enseigner à ce sujet une doctrine manifestement fausse.

Ainsi, à cause du sens naturel des mots, à cause des précisions données précédemment par Notre-Seigneur et à cause de l'enseignement invariable de l'Eglise assistée du Saint-Esprit et infaillible, nous devons croire qu'en prononçant ces paroles, Notre-Seigneur a réellement changé le pain en son corps et le vin en son sang, autrement dit que son corps est devenu présent sous les apparences du pain et que son sang est devenu présent sous les apparences du vin.

—

Q. 449. — *Y a-t-il encore du pain et du vin dans l'Eucharistie ?*

R. — *Non, il n'y a plus ni pain ni vin dans l'Eucharistie, il n'en reste que les apparences.*

Ceci encore est certain et doit être cru comme une vérité de foi. Quand Notre-Seigneur dit : « Ceci est mon corps, » cela veut dire : Tout ce que vous avez devant vous et qui vous semble du pain est mon corps ; tout ce que vous avez devant vous et qui vous semble du vin est mon sang. S'il n'en était pas ainsi, Notre-Seigneur aurait employé une autre formule, par exemple : Dans ce pain se trouve présent mon corps, dans ce vin se trouve présent mon sang. Ici encore il s'agit d'une chose trop grave pour que Notre-Seigneur ait pu employer une formule vague ou à double sens. Nous devons donc comprendre celle qu'il a employée dans son sens naturel. D'ailleurs l'enseignement de l'Eglise est formel et nous garantit la vérité pour les raisons d'infaillibilité que nous avons déjà expliquées.

—